

La vie simple

Dominique Lauzon

Volume 17, numéro 4 (100), juillet-août 1975

100 fois sur le métier...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30981ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lauzon, D. (1975). La vie simple. *Liberté*, 17(4), 96-98.

La vie simple

*Nu soleil balle dans la vitre
l'oeil grand ouvert sur l'espace
la femme à fleurs arrose ses bouquets
midi flambe lourd par le toit
midi frappe droit d'outardes et de canards sauvages
— l'octobre multiplié sur le Lac des Deux-Montagnes*

*frissonne la lumière un peu
rentre par la porte et s'allonge
sur la table devant la femme assise
qui devient la nappe d'une heure où son repas tiédit*

*Tu parles parmi les éboulis du vent
me dis comment refoule dans l'orbe
de tes seins l'été comment tes yeux
d'oiseau brûlé ton corps miroir éclaté
du jour comme en longs effeuillements de toi
— s'anuite l'amour dans l'os de ta voix*

*J'enflamme la nuit touffue de nos gestes
et le miroir de ton oeil recrache une à une
toutes mes folies dégainées en autant d'étoiles vives*

*rien n'y correspond
 mais ton cri dressé sur ma paume large ouverte
 et nous coulons vers le plus cru de notre soif*

CHRONIQUE

(à Chagall)

*Le soir est chaud comme une bouche
 la lune un poing suspendu d'ange*

*la ferme a fermé les yeux le boeuf l'été
 les amants l'un dans l'autre*

*de ciel à saule et vertige
 les amants guitare en fleurs
 s'abreuvant à la nuit bleue les amants*

et rien à révéler d'autre

MATIN DU CANCER

*Je reviens du sommeil par les yeux
 quand des tunnels de clarté crue me perforent
 jusqu'aux poumons la chambre indécise
 le fouillis du couteau dans ma rumeur épaisse
 et ça vit à hauteur d'homme encore
 quand je refais surface et dérive
 à ma recherche par les miroirs du rêve
 ça déferle oblique parmi les rideaux et la nuit
 s'effrite un peu plus entre les doigts*

Parfois je reviens du sommeil par ton corps

*mais aucun oiseau n'abaisse sa trajectoire
ni ne voit se tendre la peau nue des toits
et combien large est la ville entre nous*

*Lune anuitée dans la poitrine et l'autre
terre accoudée pointe d'oeil
épaisse nudité de ce temps sans parure
ni rien qui n'abolit l'écart de soi
ne dédouble tout du long ces raccords
de mémoire où s'allonge le trottoir
touffu de ta voix à ma cage ouverte*

*Et je fouille à poings perdus ma mémoire y retrouve
ta tête de forêt dense et nocturne et perché
dans ton plus haut sapin d'espoir
je regarde ta face pleine lune en bas qui s'allume
tes seins et tu coules lente entre mes épaules
ma rouleuse d'odeurs je te suis pas à pas
dans le sang ma patience éjectée
je te suis débordement quand à ta bouche ajusté
je sors en toi et nous retenons des respirs du grand jour
qui oblique alors dans le ferraillement des étoiles*

DOMINIQUE LAUZON